

Pierre Fauchery, «Malraux, le Conquérant», *La Guilde du Livre*, n° 10, octobre 1948, p. 226-230.

Bien que le narrateur, dans *Les Conquérants*, ne s'écarte guère de son modeste observatoire de secrétaire-confident, les lecteurs d'il y a vingt ans ne s'y sont pas trompés : ce roman n'aurait pas eu sa destinée fulgurante, si l'on n'y avait deviné le premier acte d'une lutte dont nous ne connaissons pas encore l'issue, celle de Malraux avec l'ange des révolutions.

Les souvenirs du révolutionnaire actif (on n'ose appliquer à Malraux le terme de «militant») envahissent le livre sans préparation apparente. Sans doute les figures historiques (Borodine, Tchang-Kaï-Tchek) ne se laissent-elles voir qu'en silhouettes; mais telle est la densité des personnages imaginés (et de Garine au premier chef) que l'auteur a l'air de les avoir quittés à l'instant. Pareillement les décors, Singapour, Saïgon, Hong-Kong, Canton, sortent de la plus vivante des mémoires; on jurerait que les «notes de voyage» du début ont été recopiées telles quelles. Comment, de données si peu élaborées à première vue, a pu se former une œuvre qui défie les années, c'est évidemment le secret d'un romancier hors de pair. C'est aussi celui d'un très grand artiste (encore qu'il choisisse souvent de cacher son art).

Que pèse, à la relecture des *Conquérants*, la légende d'un écrivain esclave de ses humeurs, impuissant à construire, etc. ? Notre littérature offre peu de romans aussi fortement *composés*; la mise en place des éléments du drame, la concentration des éclairages, s'y accomplissent dans la grande manière classique. En particulier toute cette première partie, où le narrateur, prisonnier de son paquebot, sent venir à lui la Chine révoltée, traduit le thème de *l'approche* avec cette puissante lenteur qui, dans la tragédie, prépare le surgissement des protagonistes. La géographie s'anime; les villes «se recréent en fonction de leur instinct révolutionnaire». Ces villes qui, à chaque escale, serrent autour de vous leurs tentacules, avec cette façon furtive et suffocante qu'ont les choses, chez Malraux, de s'imposer – qu'il s'agisse d'une foule, ou de soleil sur la mer, ou de ces minces objets obsédants, le ventilateur, le verre de whisky, le

revolver – dont nous sentons tout de suite qu'ils ne sont pas là «pour faire vrai», qu'ils sont beaucoup plus que des accessoires, et expriment à leur manière le destin.

Un monde s'avance donc vers vous, au rythme saccadé du paquebot, avec ces brefs cris silencieux, des radiogrammes qui tiennent ici la place du «messenger» grec, et sont la contribution de la mécanique moderne à la panoplie tragique. Mais qu'attendons-nous de ce monde ? Un décor, la pacotille orientale, le «dépaysement» si cher aux hommes de 1925, de Paul Morand à Henri Michaux ? Beaucoup plus, assurément; et cette flamme étrange qui s'élève de la capitale chinoise et fascine de loin le voyageur fiévreux des *Conquérants*, cette flamme signale un des foyers de la planète, un de ces morceaux du globe où les forces explosives éparses dans les hommes se ramassent pour une fête énorme de la fureur et de l'esprit.

Un moment capital de l'histoire du monde : l'Angleterre, jusqu'alors invulnérable, menacée dans son bastion d'Hong-Kong. Au bout des doigts de chacun des acteurs, des continents sont suspendus. C'est ce qui leur donne cette fatalité de masques antiques. Toutefois, leur puissance n'est pas gratuite : si Garine et ses amis déclenchent la foudre, bloquent des empires, déplacent des multitudes, ce n'est pas uniquement en raison de la *vertu* déposée en eux par le romancier-créateur. Leur force leur vient du dehors : des humbles qui sans eux ne seraient rien, mais sans lesquels ils ne pourraient rien. Ce qui, d'un certain point de vue, touche ici à la féerie, c'est justement que le pouvoir, l'esprit de décision, l'*organisation* (ce substitut moderne de la divinité épique) y sont pour la première fois du côté des masses; que ce dépôt d'énergie océanique, accumulé par la misère, la faim, l'humiliation, la rancœur, se trouve enfin utilisé selon un plan efficace, dessine des «lignes de force», devient intelligent. L'intelligence au service du peuple : voilà Garine. Et ce peuple est celui des coolies : le plus misérable, le plus anonyme; comparable à la matière informe du chaos. Dans l'étrangeté des *Conquérants*, il entre quelque chose de la majesté des cosmogonies.

On sait du reste que les révolutions figées, laborieuses, n'intéressent guère Malraux. Ce qui l'attire à Canton, c'est une révolution en train de se faire. Le temps des ingénieurs n'est pas encore en vue; nous vivons le temps des «conquérants». Ce temps qui est aussi celui du sublime.

Le sublime est une brusque vacance du quotidien; l'humanité moyenne ne le connaît que par accident, et pour des minutes épuisantes. Le climat malrausien prolonge cette vacance fort au-delà des limites possibles; et c'est pourquoi tous ses personnages nous donnent l'impression de penser, de sentir, de parler à un niveau insolite. Sans chute dans le médiocre; sans concession au quotidien, et à son serviteur diligent : le corps. Les ascètes les plus réputés n'ont jamais poussé aussi loin le mépris de leur enveloppe charnelle. On ne dort pour ainsi dire pas dans les *Conquérants*; et le sommeil, quand on y succombe (voyez Garine), est hanté de rêves qui ressemblent à de la pensée accélérée. Les malades n'ont que dédain pour leur maladie. Cependant elle rôde; elle participe elle aussi à la création du sublime, en ajoutant à l'exaltation du combat la fièvre, qui place l'homme «à la limite de l'extrême lucidité et du délire», comme l'est Garine. «Limite», «extrême», mots et idées aussi familiers à Malraux que le juste milieu à Goethe. Son éthique, en définitive ne sauve guère qu'une valeur : la *tension*. Il s'agit toujours de «tirer sur» les possibilités de l'homme, sur sa résistance (à la souffrance, à la torture, au désespoir, etc...)

Les militants communistes, le Kuo-Ming-Tang, le peuple chinois sont *tendus*. Mais il faut que quelqu'un manifeste cette tension en la commentant, s'en fasse l'intelligence. Malraux ne saurait supporter une action dans laquelle il serait engagé sans la comprendre. Aussi ses personnages principaux figurent-ils les «consciences» de la Révolution : consciences postées à chacune de ses courbes et la reflétant selon leurs diverses pentes, communistes, militaristes, anarchistes, etc. Dans ces conditions, il est inévitable que leurs dialogues, les débats qui les affrontent dans l'air électrique de l'action, aient cette allure décisive, cette sobriété anormale, cet air de nécessité. Ainsi de ces grands moments de la tragédie classique où «chaque parole porte». Derrière chaque protagoniste des *Conquérants*, on imagine un maître tyrannique, nerveux, les dents serrées, qui les talonne, et qu'on peut appeler, si on veut, le destin.

C'est que la temporalité même, chez Malraux, participe à l'universelle tension. Ces personnages «n'ont jamais le temps», Garine est gravement malade, Borodine aussi : ils n'ont pas le temps de se soigner. Et Malraux «n'a pas le temps» de rapporter par le menu les entretiens de ses héros – fussent-ils, comme Tcheng-Daï, des lettrés

chinois formés par vingt siècles de politesse. Il faut qu'ils parlent, tous dans ce langage implacable où l'hésitation même a un sens; qu'ils se vident de leur vérité ou de leur mensonge. Et si on arrête un complice des terroristes, il faut que ce complice parle aussi et tout de suite. Au besoin on le torturera. De la torture considérée comme un moyen de gagner du temps.

Cette urgence du temps, n'est-ce pas elle qui pèse de toutes parts sur la phrase de Malraux, la resserrant ou la surchargeant, mais toujours l'arrachant au ronron, à la routine ? On comprend que le «temps» préféré de sa narration soit le présent, un présent à la fois gonflé et brûlant, impatient de se dévorer lui-même et qui, chaque fois qu'il le peut, s'évapore dans l'ellipse (laquelle, ainsi pratiquée, devient un instrument du sublime verbal). Oui, plus on cherche à définir ce qu'il y a en Malraux d'inimitable, ce qui dans son accent nous restera précieux, plus on se convainc que c'est avant tout son *temps*. On en chercherait en vain l'analogue chez aucun écrivain de ce siècle; c'est ce qui le sépare radicalement, par exemple, de ces romanciers anglais ou américains, qui «ont le temps» – chez qui le temps semble une sorte d'éponge gonflée d'autrui. Le temps de Malraux est un mécanisme d'horlogerie, précipité, et dont la mort est le ressort.

Revenons à ces dialogues malrausiens, dont la qualité singulière tient à ce que toujours, dans leur prolongement direct au bout des rencontres d'idées que mène leur rhétorique fiévreuse, il y ait l'argument de la mort. Dialogues de gens en armes : l'exaspération, la responsabilité, la licence qu'ouvre la suspension des lois, tout se conjugue pour presser les gens de se révéler, de dire la parole qui les résume, de nous jeter à la face, comme on jette sa ceinture avant le combat, *leur* message. Car, bien entendu, tous ces messages ont leur valeur, et rien n'atteste, sinon l'action, la supériorité de tel ou tel.

Malraux n'accorde pas à ses révolutionnaires cette simplicité vertueuse que leur confèrent après coup les images d'Epinal. Chez lui, pas d'individu qui ne transporte avec lui son ombre, pas d'acteur qui ne soit pourvu d'un nécessaire à transformations. Comparses ou grands rôles, tous les personnages des *Conquérants* ont un caractère de famille : la complexité. Ne parlons pas de Garine; la figure centrale, dont un luxe

prodigieux d'artifices (souvenirs du narrateur, rapports de police, confidences, rêves, «portraits» sans cesse repris dans des lumières différentes) s'emploie à épaissir le mystère. Mais que dire de ces Chinois étonnants, troublés dans leur posture millénaire par la révélation de l'inquiétude occidentale ? Fils de mandarins promus cadets de l'armée rouge, sages patriarches de l'Ecole de Sun-Yat-Sen, embarrassés de la révolution qu'ils ont fait éclore – ou cet Hong qui a appris le terrorisme dans les livres, et en qui brille une pureté meurtrière ?

Les Européens, on s'en doute, ne leur cèdent pas en complication. Le fait d'avoir choisi l'Orient est déjà chez eux l'indice de quelque bizarrerie, d'une inadaptation intéressante au «standard» culturel et moral de leur pays d'origine. On voit pulluler dans les *Conquérants* une espèce d'homme dont aucun roman de Malraux ne pourra plus se passer : solitaires gras et équivoques, carrières indéchiffrables, consciences opaques. Tel ce Rensky, archéologue écarté de la vieille Europe par un scandale obscur, et qui sur une tour d'Angkor-Vat a «gravé une inscription en langue sanscrite extrêmement obscène; polie avec soin, elle semble très ancienne». Si méprisables que Malraux vous peigne ces rebus du monde occidental, il ne laisse pas de ressentir pour eux une étrange tendresse : ceux-là du moins se sont «perdus», ils ont poussé le jeu à la limite. On ne s'étonne pas trop de voir certains d'entre eux nager dans les eaux lourdes de ces révolutions orientales. Rébecci, par exemple, vaguement antiquaire et agent du Kuon-Ming-Tang à Saïgon, qui ne «quittait les *Clavicules de Salomon* que pour lire ou relire *Le Règne du Fouet*, *Esclave* ou quelque autre livre français du même genre» – ou Nicolaïeff, ancien mouchard de l'Okhraïna, ancien marchand de photos obscènes, qui dirige la police révolutionnaire avec un calme courage et applique la torture avec une cruauté d'entomologiste («si tu savais comme ils deviennent lâches !») – ou Gérard, ancien professeur de lycée, qui, comme tant d'autres personnages de Malraux, comme Garine lui-même à l'occasion, va passer chez les prostituées chinoises les brèves vacances que lui concède l'action.

Ces prostituées, on le devine, ne sont pas là pour le pittoresque égrillard (nous ne sommes pas chez M. Farrère). Elles nous éclairent sur les perspectives singulières dans lesquelles l'univers de Malraux envisage les rapports des sexes. D'autres ouvrages (*La*

Condition humaine, Le Temps du Mépris) poseront le problème de l'amour proprement dit – c'est-à-dire d'un *échange* entre homme et femme – et le résoudre par la négative. Il va de soi que, dans les *Conquérants*, l'amour n'a pas de place. Il ne saurait que disperser et affaiblir les consciences viriles, détourner ces forts (mais sont-ils si sûrs de leur force ?) vers les énigmes que l'action ne résout pas; gêner aussi leur contemplation d'eux-mêmes, bouleverser ce monde de guerriers qui est aussi celui de Narcisse. On se rappelle l'explication que Malraux a donnée des *Liaisons dangereuses* : Valmont serait un «conquérant», un homme d'action d'un temps où l'action politique était inconcevable – et qui aurait remplacé la conquête du pouvoir par celle des femmes. Le monde moderne, heureusement, offre à l'énergie d'autres espaces; les héros de Malraux sont trop occupés pour être Don Juan, ou Werther. La femme – généralement la prostituée – se situe à leurs yeux entre l'alcool et la drogue.

Tout cela – et cette épée du temps poussée dans les reins, et ces contradictions au sein des personnages, et ces heurts de «tendances» qui sont les traductions dans l'idéologie politique des grandes attitudes de la conscience devant le destin – tout cela traduit à n'en pas douter une vision assez inhabituelle de la Révolution. Quand Garine dit de celle-ci que «tout ce qui n'est pas elle est pire qu'elle», il a l'air d'apprécier un whisky, un opium. Et c'est bien ce que chercheront après lui tant de créatures de Malraux, tant d'infatigables contrebandiers : ce genre d'opium – «espoir» ou désespoir, qu'importe ? – qui naît du paroxysme. Comme nous sommes loin, en vérité, de ce dévouement raisonnable et fanatique à la fois, qu'implique l'idée de «militant». Et comme nous comprenons qu'à ces communistes du «type romain», pour parler comme Nicolaïeff, aux ingénieurs, aux bâtisseurs, Malraux préfère les communistes du type «conquérant», en qui «le sentiment révolutionnaire tient la place que le goût de l'armée tient chez les légionnaires» !

Du même coup s'éclaire la fortune mystérieuse de cet écrivain, et le fait que, tout en conduisant sur le chemin de Moscou tant de jeunes aventuriers de 1930, il eût en même temps obtenu les faveurs des pires ennemis du communisme. C'est que le tonique que verse Malraux est à plusieurs usages : il y a en Garine de quoi exciter un communiste et satisfaire un fasciste. On nous dit de Garine jeune qu'il «sentait en lui, tenace, constant, le besoin de la puissance, comme une maladie». Mais, au moment même où il paraît se sacrifier pour le peuple, Garine continue à *mépriser les hommes*. Et il n'est pas le seul. Nicolaïeff méprise les hommes qu'il conduit au combat aussi bien que ceux qu'il mène à la torture (ce sont souvent les mêmes); et Gérard pense que toutes les sociétés sont à la merci de quelques hommes énergiques qui les dirigent».

On mesure en définitive combien il serait incomplet de voir dans *Les Conquérants* une œuvre d'apologie révolutionnaire – de même qu'il serait injuste d'y voir une satire de la Révolution. C'est que le drame essentiel n'est pas ici entre le capitalisme et le peuple. Il est entre *la pensée et l'action*. On sent Malraux hanté par ce couple inconciliable. Les agissants qu'il nous présente s'efforcent de faire taire leur pensée; mais ils n'ont pas bonne conscience. Un moi sauvage, barbare, les habite : anxieux de s'exprimer, de s'anéantir dans l'action – mais qui, par chaque faille de l'action, retombe dans une méditation qui l'épuise. L'apparition de la pensée coïncide presque toujours chez eux avec une perte de forces, avec une victoire momentanée de la maladie (Garine à la clinique). On pourrait dire, aussi, qu'ils ont une pensée de l'action, prompte et agressive (celle de Garine répondant à Tcheng-Daï, à Hong), et une pensée sur l'action, tâtonnante et trébuchante. C'est elle qui dévoile, aux moments de relâche, ce «sentiment de la vanité de toute vie, d'une humanité menacée par des forces absurdes», cet «A quoi bon ?» qui est la base fondamentale de la symphonie malrausienne. Alors, suscité par la fatigue, le retour aux humaines servitudes, sanglote le desperado, le nihiliste qui est au fond de ce faux actif, de ce «fort» intermittent, de ce renaissant empoisonné par l'inquiétude moderne. On ne peut indéfiniment soutenir le paradoxe d'une machine à vivre vite, montée sur la mort.

C'est peut-être parce qu'il a cru reconnaître la transposition, à l'échelle d'un peuple ou d'une race, de ce dilemme intérieur, que Malraux s'est passionné pour l'énigme chinoise. Qu'est-ce, en effet, que la Chine d'aujourd'hui, sinon un peuple qui apprend les ivresses, les poisons de l'action ? Tout son poids millénaire résiste à cette invasion : c'est la dernière muraille de Chine d'aujourd'hui, celle qu'avec son masque faussement placide, incarne, et jusque dans sa mort, le vieux mandarin Tcheng-Daï. Avec l'action, dans ce climat équivoque des *Conquérants*, la jeune Chine suce le sens européen du tragique. «Toute l'Asie moderne est dans le sentiment de la vie individuelle, dans la découverte de la mort.» Nous retrouvons ici un des piliers de la pensée malrausienne : ce conflit orient-occident, qui n'est qu'un autre aspect du débat action-méditation. Cette vue reflète-t-elle bien la réalité chinoise ? Je ne saurais répondre. En tout cas Malraux lui a donné la force d'un mythe, et elle est vraie dans la mesure où, depuis vingt ans, elle a nourri la conscience occidentale.

En somme, l'Asie révolutionnaire vit la gageure malrausienne de l'action fondée sur la mort. Ce grand lyrique, pour édifier une valable allégorie de soi-même, a besoin d'un continent.

Pierre Fauchery